Document généré le 4 juin 2025 12:26

Revue d'histoire de l'Amérique française

MATHIEU, Jacques, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991. 272 p. 28 $

Raymond Duchesne

Volume 46, numéro 4, printemps 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/305162ar
DOI : https://doi.org/10.7202/305162ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Duchesne, R. (1993). Compte rendu de [MATHIEU, Jacques, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991. 272 p. 28 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *46*(4), 688–690. https://doi.org/10.7202/305162ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MATHIEU, Jacques, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991. 272 p. 28$

Curieux petit livre que nous propose-là Jacques Mathieu pour inaugurer la collection «Culture française d'Amérique» publiée sous l'égide de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord. On y trouve rassemblés une quinzaine de textes hétéroclites consacrés à quelques disciplines ou spécialités des sciences humaines: l'histoire, qui reçoit la part du lion, la littérature, la linguistique, etc. Comme il arrive toujours dans les ouvrages de ce genre, le lecteur y trouvera du bon et du moins bon, mais surtout une étonnante diversité d'intentions et de propos, coiffés d'un titre qui laissait espérer tout autre chose.

En effet, ceux qui chercheraient une sociologie des disciplines au Québec ou, à tout le moins, une étude comparée de l'état de développement de quelques disciplines, peuvent s'abstenir: le terme «dynamisme» n'a d'autre signification ici que «vitalité» ou «énergie» et la somme des textes rassemblés doit tout simplement illustrer la vigueur de la recherche actuelle dans quelques spécialités. Comment la chose a-t-elle été présentée aux auteurs? Que leur a-t-on demandé au juste? Si quelques-uns traitent effectivement de l'état de leur discipline, d'autres ont manifestement pris la tangente.

Disposons tout de suite des textes inclassables. Il y a tout d'abord un morceau de bravoure que signe Joseph Melançon sur la notion d'objectivité dans les sciences de la culture. Sujet redoutable, mais dont l'auteur se tire avec les honneurs: entre l'objectivité, telle que l'entendent les praticiens des

sciences dures, et la dissolution de toutes les sciences dans le relativisme ambiant, Melançon cherche et trouve un accommodement pour les sciences de la culture. Quel dommage que son essai n'ait pas servi de «base essentielle» à l'ensemble des auteurs, comme le souhaitait Jacques Mathieu (p. ix)! L'historien Normand Séguin se livre à une analyse pénétrante des répercussions du Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche (le Fonds FCAR) sur l'organisation de la recherche en sciences humaines au Québec. Comme le constate Séguin, le Fonds a créé au profit d'une élite de chercheurs, regroupés en équipes, une relative abondance dans une situation générale de rareté des ressources. Cette situation ne laisse pas d'être inquiétante, non seulement pour les jeunes chercheurs, pour les équipes en émergence et pour la recherche individuelle, mais pour les équipes bien établies elles-mêmes advenant une réduction des crédits que l'État affecte à la recherche. L'analyse de Séguin reconduit l'idée que les chercheurs du Québec, grâce notamment à l'appui du Fonds FCAR, ont beaucoup de succès auprès du CRSHC. Un *caveat* s'impose ici: s'il est vrai que les universités du Québec vont chercher depuis quelques années une part substantielle de l'enveloppe globale du CRSHC au concours des subventions de recherche, il ne faut pas perdre de vue le fait que le taux de succès des demandes soumises en français reste nettement inférieur à celui des demandes soumises en anglais (37% versus 47% au concours de 1992-1993). Ce taux de mortalité différentiel rend plus urgente encore la revue critique des effets pervers qu'ont peut-être eus sur l'organisation de la recherche au Québec certaines politiques du Fonds FCAR (en particulier, celles relatives au travail en équipe, à l'intégration des étudiants et aux programmes de recherche plutôt qu'aux projets). Dans ce contexte, il est dommage que le texte de Séguin ne soit pas paru dans une revue comme *Interface* où il aurait rejoint plus sûrement son *readership* naturel.

Dans le groupe des textes inclassables, il faut noter en dernier lieu celui de Jocelyn Létourneau sur le dynamisme de sa propre recherche. La thèse de Létourneau est simple: l'histoire du Québec d'après-guerre est un véritable roman, celui du triomphe de la technocratie. Toute une génération d'historiens, pensant faire œuvre scientifique, se sont abusés et ont puisé au même fonds de l'«imaginaire collectif» que Victor Lévy-Beaulieu ou Lise Payette les grands thèmes de leurs travaux. Que dire d'une thèse aussi ébouriffante, surtout quand la démonstration, comme le reconnaît lui-même Létourneau, est encore incomplète? L'archéologie du savoir est une entreprise délicate, où l'auteur s'expose toujours à se voir demander sur quel terrain il se place lui-même: Létourneau doit à ses lecteurs quelques explications à ce sujet.

Viennent ensuite les auteurs qui, au lieu de faire le point sur une spécialité, ont choisi plutôt de présenter les résultats de leurs propres recherches. C'est le cas de Laurent Mailhot, qui consacre un article à la revue *Liberté* et à son contexte intellectuel, et de Josias Semujanga, qui brosse un rapide panorama des littératures francophones hors de France. Guildo Rousseau signe le texte le plus considérable de l'ensemble, consacré aux représentations publicitaires de la ceinture électrique, gadget médical en vogue au début du siècle. Pour sa part, Marcel Fournier donne quelques détails d'une

recherche en cours sur la construction de l'édifice de l'Université de Montréal sur le mont Royal.

Parmi les rares auteurs à faire une véritable histoire raisonnée de leur discipline au Québec, on retient Lucille Guilbert, qui trace la généalogie intellectuelle des ethnologues québécois, et Yves Tremblay, qui plaide pour le développement de l'histoire des techniques. Les essais de Serge Courville, sur l'évolution de la pensée géographique, de Jacques Mathieu et d'André Paradis, respectivement sur l'épistémologie de l'histoire et les difficultés propres à l'histoire de la médecine, et de Bruno Ramirez, sur l'histoire ethnique, ne manquent pas d'intérêt, loin de là, mais ne disent à peu près rien de l'état de ces disciplines au Québec! Il faudra chercher ailleurs une illustration du dynamisme de ces secteurs de la recherche dans nos universités.

Dernier texte qui mérite d'être signalé, celui de Guylaine Girouard sur les perspectives féministes en histoire. Au lieu de nous parler de la recherche qui se fait ici et ailleurs, l'auteure entreprend plutôt de rédiger le manifeste de la recherche féministe en histoire et ne réussit finalement qu'à s'empêtrer dans ses propres exigences idéologiques: foin de l'objectivité! le point de vue féministe conjugué aux méthodes scientifiques (comprenne qui peut) doit aboutir à une réécriture de l'histoire qui mette en évidence «le sens et les mécanismes de la sujétion millénaire des femmes» (p. 223). Lorsque la théorie en vient à tyranniser le jugement, il n'y a pas d'autre remède pour l'historien qu'un retour aux sources historiques elles-mêmes...

À qui recommander cet ouvrage? La somme et les parties sont bien l'illustration de quelque chose; peut-être est-ce de l'éclatement même des sciences humaines et des sciences sociales, de la crise épistémologique dans laquelle nombre de chercheurs se disent plongés, de la prolifération des techniques et des méthodes, ou encore de la surspécialisation? Qu'il soit si difficile d'imposer une question commune à quinze auteurs est certainement le symptôme d'un mal de cette nature.

Télé-Université RAYMOND DUCHESNE